

Django Reinardt de Paul Paviot
(1957 – 25'06)

Remarque: cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

"Django mort, c'est un de ces doux fauves qui meurent en cage. Il a vécu comme on rêve de vivre: en roulotte. Et même lorsque ce n'était plus une roulotte de romanichel, c'était encore une roulotte. Son âme était ambulante, et sainte. Et ses rythmes lui étaient propres à l'exemple des rayures du tigre et de sa phosphorescence. Elles habitaient sa peau. Elles le rendaient royal et invisible aux chasseurs. Mais les chasseurs finissent toujours par abattre les doux fauves qui ne veulent de mal à personne. Et parmi les chasseurs il y a la fatigue, cet ogre parisien qui nous dévore.

Django se dépensait pour tous avec la générosité gitane, il jetait son or par la fenêtre et cet or n'était autre que lui." Jean Cocteau (1957) de l'Académie Française

Voix off (Yves Montand)

Jusqu'à minuit, la musique est un métier. Jusqu'à 4h, c'est un plaisir. Après, c'est un rite.

À l'heure des premières messes, le jazz et l'insomnie cimentent de fragiles communautés que l'aube fait éclater.

- Salut Django !

Chacun rentre chez soi. Raymond Fol, le piano, Hubert Fol, le saxo et le troisième homme, le guitariste, qui retourne à Samois, près de Fontainebleau. Nous sommes en 1953. Il a 43 ans. Il est considéré comme le premier guitariste du monde et il s'appelle Django Reinhardt.

[générique]

[5'11]

Chaque matin, Django rentrait chez lui, dans la petite maison de Samois. Il ne se couchait pas tout de suite. Il marchait au bord de l'eau. Il s'accordait le malentendu de ces minutes partagées avec ceux qui avaient dormi. Comme eux, il saluait les premiers oiseaux, les premières péniches. Pour lui, le gitan, voué aux roulottes, une maison n'était possible qu'à condition que se soit la route qui bouge devant elle. Et pour cela, il avait la Seine. Accordé de bonne heure aux éléments, à l'eau, aux nuages, à tout ce qui est mouvant et instable comme sa race, Django avait fini par trouver à Samois une variété immobile de la fuite.

Sa vie avait été une longue course, souvent traquée, parfois victorieuse, avec ses bonds, ses voltes, ses frayeurs, ses triomphes, comme celle d'un animal. Et c'était la même course, maintenant ralentie, qui le jetait encore instinctivement dans de longues promenades solitaires et l'amenait, petit à petit, à l'endroit où, même lui, devrait un jour s'arrêter.

Django était né à Liberchies, près de Charleroi, le 23 janvier 1910, au hasard d'une tournée de comédiens ambulants, dont sa mère faisait partie. Il appartenait à ce peuple qui vole les poules aux hommes et l'avenir à Dieu. Ces gens qu'on appelle « manouches » lorsqu'ils parlent français, « gitans » lorsqu'ils parlent espagnol, « tziganes » lorsqu'ils parlent hongrois et qui

se désignent eux-mêmes du nom de « roms », c'est-à-dire d'homme, le reste de l'humanité étant confondu, une fois pour toute, dans une seule catégorie : les paysans.

Django était donc un manouche. Plus grand et fort que la plupart de ses frères et incroyablement doué pour la musique. Car, si la musique joue un grand rôle dans la vie des gitans, le fait est que le peuple gitan n'a pas produit davantage de Django, que la ville de Salzburg n'a produit de Mozart. À 17 ans, le manouche Django, qui avait appris tout seul à jouer de la guitare, enlevait une belle jeune fille de son voisinage et l'ayant gardée le nombre de jours fixés par la tradition, en devenait l'époux aux yeux de son peuple.

Maintenant, chef de famille, Django quittait la roulotte pour aller jouer du banjo dans les bals musette et revenait de se plonger dans le monde des durs et des snobs pour retrouver la roulotte et la vie instinctive de sa race, rythmée chaque année par le pèlerinage aux Saintes-Marie-de-la-Mer.

Django n'allait pas aux Saintes-Maries, mais il était lié par tout son sang à cette célébration païenne où les saintes, une fois l'an, sont élevées au rang d'idole. Il en aimait à distance les cris, les cloches, le carnaval sacré, à tel point qu'un jour, il essaierait d'écrire une messe, afin que la fête de son peuple ne fut point accompagnée d'une musique d'étranger.

Il aimait Sara-la-Noire, patronne de tous les gitans, que l'on mène jusqu'à la plage comme une baigneuse illustre, comme si elle allait repartir sur sa barque ou épouser la mer.

Ayant comme tous les manouches, la passion du jeu et voyant dans la vie, le jeu des jeux, le jeu absolu, il avait besoin de toutes les bénédictions du joueur, des talismans, des martingales, des signes et des contresignes qui lui apporteraient la certitude magique, qu'il s'agit de dés, d'amour ou de guitare, de gagner.

Sans doute, les talismans n'étaient-ils pas assez forts. Le 2 novembre 1928, en allumant une bougie parmi les fleurs en celluloïd préparées par sa femme pour être vendues le lendemain au cimetière, Django mis le feu à la roulotte. Sauvé par miracle, il en sort affreusement brûlé et la main gauche si déformée que la guitare lui semble interdite pour toujours. Mais c'est un dolent. Ce fantasque a un terrain de volonté, la musique. Et pour elle, patiemment, Django se réinvente une main. Et deux ans plus tard, Django recommence à jouer dans les rues, aux terrasses des cafés. Un jour, il rencontre le pianiste Stéphane Mougin qui l'engage et du style musette, le fait passer à ce qui s'appelle encore le *jazz band*. Incorporé pour la première fois à un véritable orchestre, assuré d'un cachet considérable pour l'époque, Django, bien entendu, trouve le moment opportun pour s'enfuir sur la Côte-d'Azur avec une amie d'enfance, qui deviendra un jour Mme Django Reinhardt. Suivi de son frère Joseph, dit Nin-Nin, il mène, entre Monte-Carlo et Toulon, une vie de clochard mélodieux qu'une nouvelle rencontre va orienter. Émile Savitry entend jouer les deux frères, les invite dans sa chambre pleine de fétiches et de trésors, et leur fait écouter les disques de quelques musiciens lointains qui s'appellent Duke Ellington ou Louis Armstrong. Django est bouleversé.

Il ne quitte plus Savitry qui l'amène dans la luxueuse maison de ses parents. Mais Django a ses idées sur le luxe et conclut « Tu dois t'ennuyer là-dedans, mon frère ? Viens avec nous dans les roulettes ! » Savitry présente Django à Louis Vola, alors accordéoniste et chef d'orchestre qu'il l'amène à Cannes, au Palm Beach. Django, costumé en petit marin, joue avec fureur des tangos, mais son destin musical a pris forme. Vola le ramène à Paris où, avec Stéphane Grappelli, Roger Chaput et l'inséparable Joseph, ils se retrouvent pour former un quintet qui, pour toute une génération, sera LE quintet. Vola s'est mis à la contrebasse. Grappelli est passé du piano au violon. Les instruments à corde entrent dans la musique de

jazz. C'est l'époque héroïque. Le quintet du Hot Club de France se produit entre les tangos et le jazz symphonique. Puis, le succès grandit, sanctionné par l'accueil du beau monde... troublé par les innombrables coups de tête d'un Django que la gloire rend quelque peu insupportable. Mais à la veille de la guerre, la révolution du quintet est accomplie et le jazz a enfin sa musique de chambre.

Lorsqu'à la Libération, dans sa maison de l'avenue Frochot, Django fait le bilan de ces années singulières, sa gloire est à son comble. Elle lui a même sauvée la vie. Alors que tentant de passer en Suisse avec sa femme et intercepté par les Allemands, il a eu la chance de tomber sur un officier *zazou*. Le musicien errant s'est un peu embourgeoisé. Et heureusement, la famille est là pour redonner périodiquement à cette habitation de paysan la dignité d'un campement manouche. Et la mère de Django pose toujours sur les gens et les choses son regard de louve douairière.

L'ancien quintet est mort au début de l'Occupation. Les boîtes de Montmartre ont vu naître une nouvelle formation. Où Grappelli, resté en Angleterre, a été remplacé par le jeune clarinettiste, Hubert Rostaing. Porté par la vague historique du swing, Django s'est trouvé bientôt à la tête de son propre cabaret : la Roulotte, dont le seul inconvénient est une exigüité qui lui fait contenir plus de musiciens que de clients. Mais Django s'est transformé. Sa musique aussi. Son boléro a été joué à Pleyel, dans un concert symphonique. Lui-même s'est affiné. Il a découvert Bach et Ravel, en attendant Bartòk. Il a appris à s'habiller et à contrôler un peu ses démons. Le jeune gitan, séduisant, mais quelque peu sommaire, a maintenant la moustache de Walt Disney, sous le regard de Philippe II et la faveur des Dieux, ou mieux encore, celle des Américains, car son prestige est immense aux États-Unis. Il enregistre à la radio, joue dans les cabarets et c'est de cette époque que nous parvenons quelques très rares images où l'on voit Django improviser.

Cependant, la musique n'est plus tout son univers. À l'occasion d'une période de chômage qui succède au trop facile succès de la Libération, Django découvre la peinture et y trouve à la fois un nouveau jeu et une technique qui lui paraît plus facile à maîtriser que l'art redoutable de la fugue et du contrepoint. Et voici, sur les traces du Douanier Rousseau, le contrebandier Django, fière de ses toiles comme Ingres de son violon.

Mais en fait de violon, celui de Grappelli allait bientôt le rappeler à sa vraie vocation. Les retrouvailles eurent lieu à Londres.

L'amitié de Grappelli et de Django reposait sur l'incompatibilité d'humeur totale et une entente musicale totale. Mais ils furent peut-être les premiers surpris de se découvrir soudain l'amitié patriotique et de se retrouver, presque malgré eux, en train d'improviser sur l'air de la Marseillaise. Le quintet reconstitué allait connaître une brève, mais intense, période de vie. Disque historique, dont celui de la Marseillaise, supprimée le jour même de l'enregistrement parce qu'on y croyait bafoué l'hymne national.

Tournée à l'étranger.

Concerts à Paris.

Django avait fait quelques fugues, pris beaucoup de trains, piqué quelques crises et peint plusieurs tableaux, lorsque vint enfin l'évènement qu'il attendait depuis des années : sa tournée personnelle aux États-Unis. La tournée aurait sans doute été plus triomphale si Django, le soir de son concert à Carnegie Hall, à New York, n'avait pas rencontré Marcel Cerdan dans la rue, et si le mal du pays, multiplié par ses deux natures sensibles, n'avait fait malencontreusement oublier à Django l'heure du concert. C'était la digne conclusion d'une vie professionnelle, hautement dégagée de la dictature du temps, et c'est sans doute parce qu'il pensait ne pouvoir jamais faire mieux, que Django, rentré en France, parut tout assagi.

Après un interlude de chômage et de peinture, il rejoint, en 1951, Hubert et Raymond Fol, au Club Saint-Germain-des-Prés. Et à partir de là, c'est un musicien modèle, menant une vie réglée comme le papier à musique, dont il ne s'est jamais servi. Il habite l'hôtel Cristal, en face du club, et il est toujours à l'heure.

- Eh !... Eh ! Django !... Ben alors...

Certes, le jeu tient toujours une grande place dans sa vie et le fisc du hasard continue à prélever un lourd pourcentage sur ses cachets. Mais il y a maintenant Samois et le bord de l'eau et, brume pour brume, celle de la Seine à l'aube attire davantage Django, désormais, que celle des boîtes de nuit.

À Samois, Django est hautement respecté. Pas tellement parce qu'il est Django Reinhardt, mais parce qu'il joue merveilleusement au billard et que, grâce à lui, le Billard Club Samoisien a pu battre le Billard Club de Fontainebleau. Il aime les longues séries solitaires dans la salle vide, comme si son incroyable habileté physique trouvait sa limite. Une sorte de dépouillement suprême dans le jeu presque abstrait des trois boules.

Il aime aussi la pêche. Lorsqu'il n'attrape pas l'oreille de son beau-frère à l'hameçon, il lui arrive de prendre du poisson. Il a une barque à fond plat et tout un attirail de cannes à pêche perfectionnées. « Dis donc ! La pêche est fermée ! » lui lance un jour un batelier. « Ah ! mon frère » dit Django, « le temps qu'elle soit ouverte et je serai peut-être mort ». Et Django meurt sur ce banc d'une congestion cérébrale, le 15 mai 1953, quelques jours avant l'ouverture de la pêche.

Lorsqu'un gitan meurt, on brûle tous ses biens. Rien ne doit subsister qui puisse retenir en ce monde ou alourdir un être libre parvenu à la liberté suprême. Mais ce que Django laisse derrière lui, il n'est au pouvoir de personne de le détruire. Le disque a conservé ses improvisations et chacun sait que le microsilion est éternel. Mais le peuple des manouches, lui, a repris son bien. Babik, le fils de Django, est retourné à la vie de ses frères et la gloire de Django n'a rien changé à cette méfiance qui rassemblait ses cousins autour de sa maison pour s'assurer qu'on ne l'avait pas enlevé. Peut-être une légende se formera-t-elle, du gitan qui avait accepté cette aventure incroyable d'aller vivre à la ville, et au petit manouche, elle paraîtra aussi fascinante que pour nous Tarzan aux milieu des singes. La femme de Django a réintégré la roulotte. Joseph aussi. Tout au plus, les roulettes ont-elles pris, elles aussi, un peu plus de respectabilité avec l'âge. Mais il reste encore autre chose de Django : une certaine sonorité de la guitare sous les doigts de Babik.

Et bien sûr, les constructions nouvelles à leur tour chasseront les campements des gitans. L'errance recommencera, tour à tour, nouée et dénouée, à l'image de tout ce que la vie noue et dénoue, comme ces musiciens que le hasard réunit et sépare, et comme ce film qui les a rassemblés une fois encore, pour retrouver, à travers le souvenir de Django et à travers tout ce qui est gitan en nous, le rythme d'une vie et d'une liberté qu'il a mené jusqu'au bout avec la candeur et l'entêtement d'un doux fauve.

[22'27]

[trois musiciens interprètent un morceau]

[les musiciens amis de Django, mentionnés précédemment, interprètent un de ses morceaux les plus célèbres : *Minor Swing*]